

Gregory Baum. *Et jamais l'huile ne tarit : histoire de mon parcours théologique*, Montréal, Éditions Fides, 2017, 276 p. (Traduction de *The Oil Has Not Run Dry: The Story of My Theological Pathway*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2016, 272 p.)

Robert Mager

Volume 17, Number 1-2, Fall 2016, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1050798ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1050798ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mager, R. (2016). Review of [Gregory Baum. *Et jamais l'huile ne tarit : histoire de mon parcours théologique*, Montréal, Éditions Fides, 2017, 276 p. (Traduction de *The Oil Has Not Run Dry: The Story of My Theological Pathway*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2016, 272 p.)]. *Mens*, 17(1-2), 200–203. <https://doi.org/10.7202/1050798ar>

Gregory Baum. *Et jamais l'huile ne tarit : histoire de mon parcours théologique*, Montréal, Éditions Fides, 2017, 276 p. (Traduction de *The Oil Has Not Run Dry: The Story of My Theological Pathway*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2016, 272 p.)

Gregory Baum est une figure marquante de la scène théologique canadienne. Allemand né en 1923 dans une famille bourgeoise d'origine juive et de culture protestante, il fuit le nazisme en 1939 et rejoint l'Angleterre. Encore adolescent, il est arrêté et envoyé au Canada, où il se retrouve interné au Québec dans des camps de travail, aux côtés de « centaines d'Allemands, chrétiens et juifs, socialistes, libéraux et anarchistes – tous réfugiés du régime hitlérien » (p. 22). Libéré de ces camps en avril 1942, il fait des études de mathématiques et de physique en Ontario et aux États-Unis. Converti au catholicisme en 1946, il joint l'ordre des Augustins et entreprend une longue formation en philosophie et en théologie, au terme de laquelle sa thèse de doctorat, qui porte sur des questions d'œcuménisme, lui vaut une invitation à participer au 2^e concile du Vatican à titre d'expert.

Baum lance en 1962 un bulletin intitulé *The Ecumenist*, dont il sera le principal rédacteur jusqu'en 2004. Après le concile, il se forme en sociologie à la New School for Social Research de New York et s'intéresse de plus en plus aux questions d'éthique sociale. Il développe sa « théologie critique », inspirée de la pensée de Karl Polanyi, de la théorie critique de l'école de Francfort et de la théologie de la libération. Longtemps professeur au St. Michael's College de l'Université de Toronto (1959-1986), il quitte le presbytérat et son ordre religieux en 1976. Il achève sa carrière à l'Université McGill de Montréal (1986-1999), mais continue d'écrire sur divers sujets, tels le catholicisme social ou les positions du penseur musulman Tariq Ramadan. À compter de son arrivée au Québec en 1986, Baum s'associe au Centre justice et foi des Jésuites, siège de la revue d'analyse sociale et culturelle *Relations*, et il fréquente le réseau des théologiens franco-

phones, auquel il consacre des études pénétrantes, notamment un essai sur la théologie de Fernand Dumont.

Ce bref survol n'est qu'un pâle aperçu d'un parcours riche, complexe et étonnant à plusieurs égards. Alors que Baum atteignait le grand âge (il vient de nous quitter le 18 octobre 2017 à l'âge de 94 ans), des proches l'ont pressé de rédiger son autobiographie, lui dont l'esprit était toujours très alerte. Il s'y est longtemps refusé, avant de consentir à élaborer un récit qui soit axé sur l'évolution de son parcours théologique. Riche idée, qui engage le lecteur sur la voie d'une biographie intellectuelle rédigée avec verve, humour et une rare modestie. La traduction française de l'ouvrage, réalisée par Albert Beaudry, est impeccable.

Les chapitres, assez courts, portent sur divers aspects du parcours de l'auteur. Les plus saisissants, à mon avis, sont ceux dans lesquels il trace l'enchevêtrement de son histoire personnelle, de celle de son siècle et de la pensée théologique sur telle ou telle question. Ainsi de son identité juive : lui qui est issu de ces milieux juifs totalement assimilés et séduits par l'humanisme allemand, lui qui s'est converti au catholicisme, il va peu à peu se réapproprier sa judéité et écrire en 1961 un petit ouvrage sur les rapports entre les juifs et l'Évangile. Mais l'évolution de la pensée conciliaire, les écrits de penseurs juifs, tel Jules Isaac, et l'influence de la théologienne Rosemary Ruether vont l'entraîner beaucoup plus loin et le conduire, dans les années 1970, à dépasser les limites de ses positions antérieures.

De même, Baum montre comment sa pensée théologique a intégré des préoccupations sociales de plus en plus affirmées au fil du temps. Il raconte notamment comment une série de congrès majeurs tenus dans les années 1970, respectivement sur l'Holocauste, la théologie de la libération et les rapports entre la théologie et les enjeux politiques, ont marqué la théologie de son époque et ses propres positions, de plus en plus campées à gauche. On y découvre un théologien soucieux de bien comprendre les dynamiques sociales actuelles et d'y intervenir de façon pertinente ; on y sent également l'intellectuel qui se sait lui-même mis en cause par ces dynamiques :

« Dans un monde gravement injuste, on ne peut vivre à l'aise et se prétendre tout à fait innocent » (p. 221).

L'ouvrage a été écrit en différentes phases entre 2009 et 2015, avec des interruptions. Peut-être cela explique-t-il que dans certains chapitres le fil torsadé de la vie et de l'œuvre est moins perceptible, faisant plutôt place à des exposés synthétiques des positions de l'auteur, notamment en matière d'éthique sexuelle. Baum s'est su très tôt homosexuel, et il raconte avec beaucoup de franchise son parcours à cet égard, mais ses chapitres sur l'éthique sexuelle prennent vite la tournure d'un exposé systématique sur les blocages et l'évolution difficile de la pensée de l'Église catholique sur le sujet. Dans ces chapitres, et dans certains autres (sur les défis sociaux actuels, ou sur le pluralisme religieux), la verve militante de Baum l'emporte sur le compte rendu du parcours, et le texte devient plus didactique.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle Baum, au terme de son récit, a demandé à son ami le philosophe et psychothérapeute Philip McKenna de lire le tout et de l'interroger sur certains points. Cela m'a obligé, écrit Baum, « à préciser les bases expérientielles de mon itinéraire intellectuel et à faire connaître les joies et les peines qui ont ponctué mon enquête théologique » (p. 214). Le procédé fonctionne : sous forme d'entrevue, Baum peut ainsi revenir, de façon plus personnelle, sur certains points clés : les rapports qu'il entretient avec ses origines allemandes, son identité sexuelle, son appartenance à l'Église.

Dans son ensemble, l'ouvrage constitue une excellente introduction à l'œuvre d'un des plus grands théologiens que le Canada ait connus, à la stature d'un Bernard Lonergan. Il donne à apprécier une pensée vive, vouée au « dialogue de la théologie avec les sciences sociales au service du renouveau de l'Église et de la reconstruction de la société » (p. 221). Les étudiants en théologie pourront y découvrir comment, sur des questions théologiques cruciales, la pensée de l'Église catholique, comme celle de toutes les Églises, a été et demeure une pensée en évolution. Par-delà ce milieu, je recommande l'ouvrage à toute personne qui souhaite prendre connaissance, d'une manière

synthétique et engagée, de plusieurs grands débats qui ont occupé la théologie au xx^e siècle.

— Robert Mager
Professeur associé
Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval

Le droit d'être rebelle : correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron, textes choisis et présentés par Babalou Hamelin, Montréal, Éditions du Boréal, 2016, 640 p.

En 1998 paraissait, dans les « Cahiers Jacques Ferron » des Éditions Lanctôt, le recueil *Laisse courir ta plume*, dans lequel étaient rassemblées les lettres que Jacques Ferron a écrites à ses sœurs Madeleine, Marcelle et Thérèse entre 1933 et 1945, alors que les jeunes filles étaient pensionnaires au couvent Sainte-Anne. Dans cet échange, qui a marqué l'initiation à l'art épistolaire du futur romancier, on pouvait déjà remarquer l'importance pour lui de la recherche du *ton juste*. La posture adoptée par rapport à ses correspondantes, souvent marquée d'ironie et de condescendance, laissait déjà entrevoir un certain manque de modestie. Madeleine, Marcelle et Thérèse, premières destinataires des missives de leur frère, ont ainsi été les premiers témoins de sa venue à l'écriture, les lettres ayant été pour Jacques Ferron – comme pour un Flaubert qui écrivait ouvertement à ses correspondants que la lettre représentait une occasion de *faire du style* – le lieu idéal où se créer une *persona* d'écrivain et où réfléchir, à partir de ses lectures, à sa conception, encore embryonnaire, de l'écriture.

Le recueil *Le droit d'être rebelle*, paru à la fin de 2016, laisse voir une dynamique tout à fait différente entre les membres du clan Ferron. Il ne s'agit plus, en effet, d'un échange où les trois sœurs ne sont que des destinataires idéales et presque muettes permettant à leur frère de trouver sa voix. De surcroît, la focalisation est déplacée de Jacques vers